

Alfred ne parle pas des combats, des camarades blessés et de leurs appels à l'aide, des morts et de leurs silences. N'oublions pas que les cinq mois de 1914 furent les plus meurtriers de toute la guerre. Il n'évoque pas non plus les horreurs qu'il a eu à côtoyer, la peur toujours présente, le danger permanent, les destructions (l'ennemi en reculant détruisait tout), la très réelle barbarie des Allemands qui faisait partie de leur tactique de guerre. A peine évoque-t-il la terrible fatigue qui faisait malgré tout s'endormir les hommes au milieu des plus effroyables bombardements.

Cette attitude est typique des soldats de cette guerre, du moins de ceux qui tenaient les premières lignes. Au delà de la censure officielle et correspondant à une certaine pudeur, le soldat se censurait de lui-même. Pas question d'inquiéter la famille, pas question de lui faire entrevoir la gravité de la situation, la réalité du danger, qu'être encore en vie ne tenait plus qu'à la chance. A quoi cela aurait-il servi ? De toute façon, comment les « civelots » auraient-ils pu comprendre ?

Le 3e BCP ⁽³⁾ dont faisait partie Alfred avait combattu dans les Vosges vers la mi-août 1914 puis avait été rappelé d'urgence avec la 43e Division, au moment de la Bataille de la Marne en septembre. Il s'agissait de colmater les brèches dans la région de Vitry-le-François et de contenir la poussée allemande. L'ennemi reculant, le bataillon était alors remonté plein nord pendant ce qu'on a ensuite appelé « la course à la mer ». C'est ainsi qu'il se retrouvait en cette fin octobre dans la région d'Arras. Notez que pour la première fois Alfred avait vu la mer, de nuit malheureusement, mais quand même !

Alfred fut blessé par deux balles de shrapnell ⁽⁴⁾ à la cuisse gauche le 5 novembre 1914 dans la région d'Ypres. Ypres : un des sales coins de cette guerre ... On était au cœur d'une des plus féroces batailles de tout le conflit. Paradoxalement il eut de la chance de pouvoir être retiré de la zone de combat car, bien souvent, personne ne pouvait aider les blessés qui agonisaient alors pendant des jours entre les lignes.

Il fut en définitive hospitalisé à l'hôpital de complément N° 1 à Rennes où il arriva le 9 novembre. Après quelles péripéties ? Faute d'écrit, on peut quand même l'imaginer : à cette époque, les autorités ne souhaitaient pas que la population se rende compte de l'ampleur des dégâts, on lui cachait sciemment la vérité, des fois qu'elle y trouve à redire... Les trains de blessés, très,

*Verso du bulletin
de santé concernant
Alfred, daté du
27 novembre 1914.
Adressé à Maria,
il provient de
l'hôpital de Rennes.*

BULLETIN DE SANTÉ D'UN MILITAIRE EN TRAITEMENT

Ce bulletin, destiné à la famille, doit être envoyé avec l'assentiment de l'intéressé et à la personne désignée par lui.
Il doit être établi et expédié chaque semaine par les soins du médecin traitant.

a) NATURE ET CARACTÈRE DE LA MALADIE OU BLESSURE.

*Plaie en fût au avec débris
de bois pénétrante cuisse
gauche*

b) DESIRS EXPRIMÉS PAR LE BLESSÉ OU LE MALADE.

Etat actuelle on est satisfait

Le Médecin traitant,
(Signature)
A. M. L.

trop nombreux, ne roulaient que la nuit, à l'abri des regards indiscrets. La journée, on les parquait sur des voies de garage, jusqu'à la nuit suivante, et puis on repartait.

Les soins dans ces trains étaient extrêmement réduits. On n'avait pas assez de médecins, pas assez d'infirmiers. Si bien que les blessés n'arrivaient à l'hôpital que longtemps après avoir été atteints. Le nombre de décès dans ces wagons était effroyable. Et pour arranger le tout, il n'y avait souvent rien à manger et pire, rien à boire. Essayez d'imaginer...

Dans le cas d'Alfred, quatre jours de délai avant d'arriver à l'hôpital, ce n'était déjà pas si mal étant donné les circonstances.

Hôpital de complément N°1 de Rennes. C'était en fait la chapelle du lycée qu'on avait transformée en hôpital. Il faut bien quand même le dire : les autorités françaises, quoiqu'ayant voulu de longue date cette guerre dite « de revanche », n'avaient jamais pensé qu'elle pourrait provoquer de telles quantités de blessés. Alors, on paraît au plus pressé. Ces établissements soi-disant hospitaliers, classés avant-derniers dans la hiérarchie des hôpitaux militaires français, manquaient de moyens. A défaut d'y être bien soigné, on pouvait facilement y attraper des maladies (Alfred y contracta la tuberculose).